

L'HERITAGE GREC DANS LA COMPREHENSION DES COMPORTEMENTS CULTURELS EUROPEENS CONTEMPORAINS : SCIENCE, PHILOSOPHIE ET POLITIQUE

Dominique ESTRAGNAT³⁹

Introduction

A partir d'une approche historique et philosophique de l'apport grec, la mise à jour des racines culturelles de la civilisation européenne permet de mettre en lien ses racines culturelles avec leurs évolutions contemporaines et de parvenir à dégager les éléments communs de cette culture et donc les liens fondateurs de l'Union Européenne. Les habitudes culturelles font souvent oublier les faits historiques ainsi que le sens et la nature des événements. D'une civilisation, nous retiendrons qu'elle n'est autre que l'humanisation de toutes les conditions d'existence de l'humanité, et de la civilisation occidentale (NEMO, 2006), qu'un triple héritage culturel constitutif, à savoir celui de l'idéal grec d'une connaissance de l'homme par la science - objet unique de cette étude -, celui de l'ordre juridique romain. Enfin, la révélation biblique chrétienne s'est fondamentalement mêlée à ces traditions pour engendrer l'homme historique et le progrès indéfini que l'on connaît aujourd'hui.

Les grandes questions qui hantent les individus et les sociétés sont celles de la recherche de la sagesse et de l'unité, d'un ordre et d'un centre de ralliement et par conséquent de la nature de l'homme. L'originalité de la civilisation occidentale provient de sa quête d'un centre de ralliement commun à l'Europe, une quête chaotique qui prend la forme d'une confrontation historique entre une vision naturaliste et une approche classique et finaliste de l'humanité.

Un nécessaire retour aux sources de son histoire n'est sans doute pas inutile alors que les Etats de l'Union européenne en mal de fondements culturels et d'identité tentent de créer une entité commune indépendamment de ses racines historiques au travers d'un économisme et d'un juridisme orphelins de leurs origines. Pour l'UE, le risque culturel existe : il recouvre la méconnaissance des ses propres fondations et par delà, le risque d'une interprétation naturaliste du fonctionnement culturel occidental qui peut conduire à la toute puissance des sciences et des technologies mais aussi de l'économie, voire à la négation de l'histoire, de la culture et des valeurs traditionnellement admises.

La rupture avec la pensée analogique : la naissance de la pensée moderne

L'homme conquiert son indépendance

La création de la politique et de la démocratie ainsi que l'apparition de la science moderne trouvent une condition préalable essentielle dans la vision grecque du monde et de la vie humaine. Parallèlement à la tradition philosophique issue des stoïciens, de PLATON et d'ARISTOTE, et reprise par une bonne partie de la philosophie occidentale, tout un courant de pensée grec n'envisage plus le monde comme un cosmos, comme un ordre total et finalisé qui nous inclut nous-mêmes en tant qu'éléments organiques CASTORIADIS (1981). Ils ne croient

³⁹ Docteur en Philosophie (3^e cycle) et en Sciences Politiques, Maître de conférences, ESTRU-UCL, Lyon,
E-mail : destragnat@univ-catholyon.fr

pas non plus en un dieu attentif et bienveillant : l'homme se trouve libre de penser et d'agir en ce monde.

Corrélativement, se développe l'idée du chaos, du vide, du néant. C'est du vide le plus total qu'émerge le monde : il n'y a donc pas de sens pour l'homme. Le monde ne dévoile aucune vérité transcendante. PROMETHEE qui vola le feu aux dieux divinisa l'homme qui devint ainsi le maître et le créateur du sens de sa vie. L'homme grec qui deviendra l'homme moderne détient seul les clés de son destin, fut-il politique, et conquiert son entière autonomie par rapport aux divinités.

Science et philosophie : un lien originel

Les mots «philosophe» et «philosophie» apparaissent pour la première fois dans un fragment attribué à Héraclite, au début du Ve siècle. Mais c'est avec PLATON et ARISTOTE que ces termes acquièrent la dimension moderne qu'on leur connaît et c'est eux par conséquent qui prirent distance avec leurs précurseurs quant à l'objet et à la méthode de la philosophie (VERNANT Jean-Pierre, Les Origines de la pensée grecque, rééd. 2007).

Le philosophe de l'Académie ou du Lycée n'est ni le sophos, «sage» comme le furent les Sept Sages, au rang desquels figure Thalès, Thalès ce physicien qui se limita à une enquête sur la nature ni le sophistès, «habile en savoir» comme le sophiste. Il n'est pas non plus le muthologos, un «raconteur de fables, d'histoires de bonnes femmes» (PLATON, Le Sophiste, 242 cd) à l'image de la Théogonie d'Hésiode, une genèse symbolique du monde ainsi qu'un tableau généalogique des dieux.

ARISTOTE considère cependant l'école de Milet (Thalès, Anaximandre, Anaximène) et en particulier Thalès comme le précurseur de la philosophie (ARISTOTE, Métaphysique, 983 b20) : la phusis, la nature, représente cet ordre immanent qui remplace peu à peu le mythe en tant que fondement de la théogonie et de la cosmologie mythologique.

L'étonnement du philosophe devient le questionnement rationnel de l'homme et remplace l'attention à la présence merveilleuse du mythe originel : «S'étonner, déclare Socrate, la philosophie n'a pas d'autre origine.» (PLATON, Théétète, 155d). ARISTOTE confirme : «Ce fut l'étonnement qui poussa les premiers penseurs aux spéculations philosophiques.» (Métaphysique, 982 b13).

L'orientation mathématique des Milésiens et plus particulièrement géométrique s'engage déjà dans la voie de la recherche de la pure intelligibilité par delà le monde sensible, loin des réalités concrètes et même des figures géométriques, telle qu'elle est décrite dans les Éléments d'EUCLIDE, la géométrie devient démonstration et en ce sens modèle de la pensée philosophique.

Le raisonnement doit acquérir son autonomie, sa cohérence et sa rigueur de démonstration détachée des évidences sensibles ou des croyances religieuses (VERNANT Jean-Pierre, Mythe et pensée chez les Grecs, rééd. 2007).

Le mystère devient un problème à résoudre, la science remplace la religion. Le savoir se substitue à la permanence et à la présence du mythe : la connaissance devient ce détour théorique qui mène à une réalité invisible mais non religieuse.

Le mystère qui pénètre le monde des symboles universels se transmue en un savoir dont la particularité est d'être universellement partagé. La recherche de l'être hérite et contredit en même temps le surnaturel mythique; l'objet du logos, c'est la rationalité elle-même, l'ordre qui préside à la déduction, le principe d'identité dont toute connaissance véritable tire sa légitimité alors que pour les physiciens de Milet, l'exigence nouvelle de positivité s'arrêtait à une enquête sur la nature, sur la phusis. La vie et l'ordre qui l'habitent prennent la place des anciens dieux.

Positivité, abstraction, généralité et universalité, telle est la nouvelle approche de la nature : les éléments, la foudre, les cataclysmes, les éclipses, ... ne sont plus attribués à la volonté des dieux

souverains reliée au pouvoir royal mais à un ordre mathématique et égalitaire où aucun élément de la nature n'a vocation à dominer les autres.

Des conditions d'apparition de la philosophie et de la politique : entre science et humanité

Ce nouvel état d'esprit conditionne non seulement l'apparition de la science moderne mais également la création de la philosophie et de la politique (FINLEY, 1985) : ces disciplines n'existent que parce que l'univers n'est pas ordonné. Ainsi est rendue possible l'interrogation sur ce qui doit être, sur la vérité, la justice : les premiers objets du politique.

Si les lois étaient édictées par Dieu, la Nature ou encore l'Histoire, il n'y aurait aucune place pour la pensée politique : il serait absurde de se demander ce qu'est une bonne loi ou de s'interroger sur la nature de la justice (de ROMILLY Jacqueline, 1975). Il n'y aurait donc pas de pensée de l'homme sur sa condition ni de capacité instituante. Le politique ne peut être objet de discussion que si la "Vérité" se trouve dans l'homme. L'histoire humaine devient création, sécularisation, ce sans quoi il ne pourrait y avoir d'authentiques questions, d'expressions de la liberté politique donc de démocratie. L'autonomie - "se donner à soi-même sa propre loi" - est donc synonyme de démocratie (FINLEY Mosis (1976). Les grecs, en rompant avec la vision unitaire de l'être, ont donc permis son émergence.

La naissance de la science moderne

La rupture avec les sciences traditionnelles

Les sciences traditionnelles anciennes représentaient à la fois un savoir cumulatif sur des types définis d'objets en même temps qu'un ensemble de techniques raffinées. La science grecque rompt avec ce catalogue de paradigmes pour échafauder les premières théories scientifiques qui énoncent des lois universelles et nécessaires auxquelles se plie l'univers, c'est la naissance du discours théorique, même si la tension entre les sciences traditionnelles et le nouvel esprit scientifique reste vive (PICHOT, 1991). Les applications vont se retrouver dans la mathématique et les sciences de la nature comme la physique, l'astronomie, la médecine, la pharmacopée, la zoologie, ...

Avec Démocrite, Thalès, Pythagore, Euclide, Archimède, Lucrèce, Hippocrate, l'Antiquité connaît déjà les prémisses d'une science autonome et indépendante de la sagesse et de la philosophie, rompant ainsi avec la vision analogique du monde pour engendrer la science au sens moderne du terme. Le cosmos est considéré comme autonome, il évolue sans l'homme ; l'action humaine n'a aucune influence sur son fonctionnement. La nature, phusis en grec, correspond à ce qui est là avant nous et qui n'a pas besoin de nous et dont la science va faire l'inventaire. La science moderne est née.

La naissance des sciences de l'homme

Dans la seconde moitié du Ve siècle av. J.C., les sophistes esquissèrent les sciences dites aujourd'hui humaines telles que la science politique, la rhétorique et la grammaire, des sciences qui seront développées au IVe siècle par les philosophes et les rhéteurs.

L'histoire connut également un développement scientifique d'HERODOTE à THUCYDIDE et POLYBE qui pratiquèrent une méthode d'explication rationnelle par la recherche des lois sociologiques et psychologiques expliquant le comportement des acteurs. L'historien opère ce retour sur le passé qui se transforme en un temps public, c'est-à-dire « une dimension où la collectivité peut inspecter son propre passé comme le résultat de ses propres actions et où s'ouvre un avenir indéterminé comme domaine de ses activités » (CASTORIADIS, 1981, p. 136). Ceci explique le développement, par delà l'histoire événementielle, de l'histoire en tant que science, en Grèce comme dans l'Europe moderne, une science historique indissociable de la démocratie, car elle opère une remise en cause des institutions et une réflexion sur soi.

La naissance de la méthode scientifique

Le parti pris de l'attitude théorique

L'attitude théorique constitue une des grandes inventions grecques. En grec, *theorein* signifie regarder, être au spectacle, au théâtre, ou bien se déplacer pour aller voir quelque chose, aller en délégation. Le regard théorique consiste donc à se dépayser, soit quitter ses habitudes. Regarder et non participer, toucher avec les yeux mais sans intervenir. Le regard théorique engendra la raison théorique qui est la raison scientifique des modernes.

La pensée dualiste

Dans cette optique, la pensée grecque tenta de comprendre l'homme au travers des sciences de la nature et de la philosophie (HUSSERL, 1950). Symbolisé par le mythe platonicien de la caverne, cette vision se fonde sur un dualisme, celui du sensible et de l'intelligible, de la nature et de l'esprit, dualisme déséquilibré car pour valoriser l'Idée ou l'Idéal, on dévalorise le sensible et le matériel. Etayé, au XVII^e siècle, par la physique expérimentale comme modèle de toute méthode scientifique, même pour les sciences de l'homme, le monde est devenu notre représentation, la science définit par ses lois et ses théories le seul monde qu'elle prétend véritable. L'idée est plus réelle que le monde.

L'idéalisation mathématique promut le triomphe de la raison théorique qui culmina avec le positivisme et le scientisme des XIX^e et XX^e siècles. Notre savoir scientifique et technique européen en est l'héritier. La théorie contient la vérité, non le sensible, témoin le culte français pour les études abstraites et théoriques.

Le discours comme questionnement du réel

Cette nouvelle attitude part d'un constat : les apparences sont trompeuses et, par conséquent, la vérité est au-delà du sensible.

Les physiciens grecs postulent l'unité de tout ce qui est, une unité qui ne peut être constatée par l'observation mais par une démarche de la raison. Les corps visibles, selon Démocrite, sont composés de particules indivisibles et invisibles, les atomes.

Les philosophes grecs partagent également cette approche. Selon Socrate, les mots évoquent ce qui ne se voit pas : la justice n'est pas dans l'action mais dans ce que nous en disons. Lorsque nous parlons d'une action courageuse, belle, grande, nous ne voyons que ce que nous en disons. Selon PARMENIDE, philosophe pythagoricien et poète grec, le critère de ce qui est réside dans la possibilité de le dire : « distinguer au moyen du langage » (De la nature). Parler rend visible la réalité invisible, l'*eidos*, l'idée.

L'art du discours : une activité théorique grecque

L'art du discours est puissance de la représentation sur la réalité ; cependant, parler des choses ne les modifie pas. Le regard ne « fait » rien. La parole « fait », elle fait voir. Lorsque je dis « une fleur », l'interlocuteur se représente une fleur. La parole transforme la chose ou l'évènement en objet de représentation.

Le discours décide de la réalité, il devient la réalité. La philosophie grecque tend à réduire la réalité à sa structure rationnelle malgré qu'il existe une distance infinie entre la chose et le mot. Elle renonce à la contemplation et à l'action au profit de l'explication théorique.

La réalité en tant que représentation constitue aujourd'hui un canon de la culture européenne.

L'art du raisonnement : la logique comme science

L'art du discours s'appuie dorénavant sur la logique comme science du raisonnement et donc de la parole droite : la rhétorique se fonde ainsi et sur la logique et sur l'éthique.

La logique se veut condition d'un discours cohérent : ne pas dire n'importe quoi ou se contredire : logos évoque un compte-rendu, un rapport que l'on fait sur quelque chose.

La logique en tant que discipline, a été formalisée par ARISTOTE (Organon) qui cite, comme exemple de raisonnement droit, le plus grand de tous les hommes et de raisonnement faux, le plus grand de tous les nombres.

De la logique à la sophistique et au marketing

L'art du discours peut également renvoyer paradoxalement à une sophistique d'abord grecque puis moderne comme primauté de la persuasion sur la conviction, de l'apparence sur la réalité, de l'émotionnel sur le rationnel, du marketing économique et politique sur la vérité.

Le mot se désengage vis-à-vis de la réalité et confirme l'attitude résolument théorique de la pensée grecque. Le mot vit d'une existence indépendante. Le discours des sophistes est, lui aussi, régit par les règles de la démonstration logique mais le critère de vérité du discours n'est plus extérieur à l'individu comme dans la logique rationnelle, c'est l'individu lui-même qui s'érige en critère de la vérité : l'opinion de Protagoras récuse l'Idée de Platon.

La sophistique exprime cette toute puissance du discours et d'un discours constitutif de la réalité : l'opinion devient le critère de validité du discours, la sincérité l'emporte sur la vérité.

De la naissance du discours scientifique au rationalisme moderne : la dévalorisation de l'expérience sensible

L'apparition du discours scientifique en tant que discours théorique transforme l'homme en une totalité connaissable analogue aux événements naturels.

La raison devient l'unique déterminant de la connaissance qui se transforme en science. L'homme devient connaissable par la seule science.

La pensée et la théorie dominent l'expérience et l'action. Le besoin de généralité et d'universalité abstraite prive l'expérience sensible de statut en donnant le primat à la raison spéculative ou à la raison instrumentale.

Avatars contemporains de cette évolution du regard sur l'homme, le diplôme et le concours apparaissent aujourd'hui en France comme les sources uniques de capacité et de compétence professionnelles.

La question de la nature de l'homme et la naissance historique du naturalisme

Le naturalisme lui-même issu du discours rationaliste né en Grèce, apparaît comme une philosophie pratique en tant que philosophie du gouvernement de l'homme et ce gouvernement de l'homme se réalise au nom de la science des lois de la nature qui ne sont autres que les lois physiques du mouvement : « Le Naturalisme consiste, en définitive, à englober l'homme entier dans la nature, à réduire la science de la nature à la physique, et la physique elle-même à la mécanique. » (VIALATOUX, p.178).

L'« esprit du peuple » occidental s'imprégna de ce naturalisme comme philosophie balbutiante dans l'Antiquité puis dominante depuis la modernité ; cette conception naturaliste se voulait l'unique réponse à la conduite temporelle des hommes (VIALATOUX) ;

A la suite de HOBBS (Leviathan), le naturalisme se caractérise par une série de réduction :

- de la nature intérieure à la nature extérieure
- du droit positif et de la loi morale à des lois physiques

- des lois et institutions du droit positif ainsi que des lois intérieures de la vie spirituelle, de la moralité et du droit naturel à des phénomènes régis par un déterminisme spatio-temporel, objet exclusif d'une « physique sociale »
- de la méthode de la « physique sociale » à celle de la science physique en tant que science du mécanisme
- des comportements historiques politiques, économiques, managériaux à des événements naturels
- de la raison normative à la raison naturelle

Cette vision de l'homme rationnel s'affirma au cours des siècles davantage comme un parti pris que comme une certitude scientifique ou qu'une vérité universelle et opéra un déracinement qui est oublié des origines culturelles (HUSSERL (1950), p.252) doublé de la production d'un sentiment de déréliction de l'individu privé de repères normatifs particulièrement affirmé au XXe et XXIe siècles. Les représentations de la réalité vues essentiellement sous l'angle du naturalisme peuvent entraîner une prise de pouvoir sur la réalité et donc sur les hommes, à l'image d'une certaine forme de mondialisation économique du XIXe siècle.

Le parti pris d'une science universelle, déliée de tout lien culturel : une vision européenne

L'universalité du discours qui se concrétise dans le parti pris de la connaissance de l'homme par la science fait-elle de la science une démarche neutre du fait qu'elle transforme le sujet en objet de connaissance, la connaissance immédiate et subjective en une connaissance médiée, un détour par la théorie ? La science s'abstrait-elle de l'histoire et de toute fondation historique ? La science est-elle une production culturelle ou est-elle neutre ? La méthode scientifique moderne est-elle la seule forme de savoir ?

Si la science et la philosophie ont pu naître d'un processus de sécularisation à l'égard de la mythologie et de la religion, l'histoire de la science et de la religion montrent qu'en Occident, elles ne relèvent pas d'une démarche contraire.

Selon la thèse de Damien Theillier la science n'apparaît qu'en fonction d'un contexte culturel, de l'idée que les hommes se font de Dieu, d'eux-mêmes et de l'organisation sociale. Les facteurs d'ordre culturels ou métaphysiques ont pu jouer dans la naissance de la science moderne.

Pour les théologiens du Moyen Âge, foi et raison sont intimement liées, Dieu est rationnel et a créé un univers ordonné. Cela signifie que l'univers n'est pas Dieu, qu'il a une existence autonome distincte de la Création et qu'il peut être soumis à l'analyse rationnelle. Or la croyance métaphysique dans un univers intelligible, structuré et ordonné par Dieu, qui peut être compris par la raison humaine, a constitué l'une des conditions de possibilité de la science moderne. En ce sens, le christianisme a favorisé l'essor du progrès scientifique, parfois malgré lui.

Malgré l'apparente neutralité et l'indépendance de la science vis-à-vis de fondations culturelles, une filiation s'est instaurée, en relation paradoxale avec l'affirmation d'une pensée dualiste : « Avec le temps, la physique de Newton est apparue comme le modèle d'une œuvre vraiment scientifique, détachée des spéculations métaphysiques ou religieuses. Mais en fait Newton s'appuyait sur des convictions chrétiennes; il rattachait l'ordre du monde à l'intelligence du Créateur. » (Pierre THUILLIER, pp. 46-47). Telle est l'histoire de la science moderne née en Europe.

Le prix Nobel de chimie, Ilya PRIGOGINE (1917-2003) a beaucoup insisté sur ce facteur culturel dans l'émergence de la science. Sa thèse est que la science moderne est née dans une culture où dominait l'idée d'une alliance entre un homme doué de raison et un Dieu unique législateur et intelligible, architecte souverain. Il écrit: « Ma conviction est que l'idée d'un dieu garant des lois de la nature et de leur rationalité a joué un rôle essentiel lors des premiers développements de la science européenne ». (Ilya PRIGOGINE, 1988). Et d'ailleurs, la nouvelle démarche qui est celle de transversalité de la connaissance tend à montrer que les savoirs issus de la compétence de l'expertise ne sont que le premier moment du savoir. Par

conséquent, le lien entre les savoirs constitue le passage véritable à la connaissance, c'était là le message d'EINSTEIN et de ses successeurs. Ce lien entre les savoirs et donc les disciplines apparaîtrait alors comme aussi indispensable que n'a pu l'être le savoir des états de la science, celui des lois scientifiques indépendantes les unes des autres. Ce qui tend à montrer que la démarche scientifique est largement influencée par la culture.

Conclusion

Au terme de cette ébauche d'archéologie explicative de la civilisation occidentale contemporaine, les principaux faits constitutifs de l'apport grec à cette civilisation ont été exhumés en vue de mettre en lumière une facette de « l'esprit » occidental contemporain au regard de ses racines historiques.

Ce passé qui a façonné le présent permet d'expliciter quelques uns des paradoxes de la civilisation occidentale.

Le comportement culturel occidental apparaît a priori orphelin, « sans histoire », une culture occidentale dont les présupposés rationnels, naturalistes et universalistes se sont coupés de leurs racines et donc de leur contingence historique, une vision largement portée par les faiseurs de l'UE.

La restauration du lien culturel entre les idées des hommes et leurs comportements peut permettre d'apporter du sens aux comportements du présent et ainsi un recul par rapport à ce qui pourrait apparaître comme une nature de l'homme occidental. La volonté de vivre ensemble qui pourrait animer la constitution de l'UE est à chercher davantage dans le passé commun que dans l'intérêt économique et géostratégique.

Première étape de cette archéologie de la culture occidentale, l'analyse de cet héritage grec vise à enraciner la compréhension des comportements culturels occidentaux d'aujourd'hui dans une histoire consciente de ses présupposés.

Bibliographie

Aristote (rééd. 1969-1974), *Organon*, 5 vol. Paris, Vrin

Aristote (rééd. 2008) *Métaphysique*, Paris, Garnier-Flammarion

Castoriadis C. (mai 1981), *La polis grecque et la création de la démocratie*, in *Le Débat*, Paris, Gallimard

Finley Mosis (1976), *Démocratie antique et démocratie moderne*, Paris, Payot

Finley Mosis (1985), *L'invention du politique*, Paris, Flammarion

Hobbes Thomas, *Leviathan*, (1651, en anglais), édition de C.B. Macpherson, Pelican Classics, Penguin Books, 1968, 1981; introduction, traduction et notes par F. Tricaud, Paris, Sirey, 1971

Husserl (1950), *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie*, trad. Paul Ricoeur, *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°3, p.225-258

Nemo Philippe (2006), *Qu'est-ce que l'Occident ?*, Paris, P.U.F., Quadrige

Parménide, *De la nature* (seuls restent 163 vers), in Parménide. Le Poème, fragments, Marcel Conche (1996), *Épiméthée*, PUF, Paris

Platon (rééd. 1993), *Théétète, Parménide*, Garnier Flammarion / Philosophie

Platon (rééd. 2006), *Le Sophiste*, Garnier Flammarion, Essai/poche

Pichot André (1991), *La naissance de la science*, 2 t., Paris, Gallimard, Folio-Essais

Prigogine Ilya, *Quel regard sur le monde?* Communiqué lors de la Conférence des lauréats du Prix Nobel « Nobel Laureates Facing the 21st Century », Paris, 18-21 janvier 1988

de Romilly Jacqueline (1975), *Problèmes de la démocratie grecque*, Hermann

Theillier Damien, *Pourquoi la science moderne est-elle née en Occident?* (n° 301 – 15 juin 2012)

Thuillier Pierre (1972), *Jeux et enjeux de la science: Essai d'épistémologie critique*, Paris, Robert Laffont

Vialatoux Joseph (1935), *La cité de Hobbes, théorie de l'Etat totalitaire, essai sur la conception naturaliste de la civilisation*, Editions de la Chronique sociale de France

Vernant Jean-Pierre, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, CNRS, collection « Mythes et religions », 1962 ; 10^e édition : Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007

Vernant Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, Maspero, 1965, 7^e éd., 1980, t. II, p.95-124; rééd. Paris, La Découverte, 2007

Résumé

Un retour aux sources de l'histoire européenne permet de mettre en lien ses racines culturelles avec leurs évolutions contemporaines et de parvenir à dégager les éléments communs de cette culture. La base historique constitutive de notre civilisation repose sur un triple héritage. Ce fut, tout d'abord, l'humanisme grec qui tenta de comprendre l'homme au travers des sciences de la nature et de la philosophie, objet unique de cette étude, puis l'empreinte indélébile de l'ordre juridique romain. Enfin, la révélation biblique et la tradition chrétienne médiévale.